

## RÉFLEXIONS SUR LE BONHEUR

### RÉFLEXIONS SUR LE BONHEUR

De même que, dans le Monde de la Matière mécanisée, tous les corps obéissent aux lois d'une gravitation universelle, -de même, dans le Monde de la Matière vitalisée, tous les êtres organisés, même les plus inférieurs, s'orientent et se déplacent dans la direction qui leur apporte le plus de bien-être.

Traiter du bonheur devrait donc être la plus facile des tâches pour un conférencier. Vivant parlant à des vivants, n'est-il pas sûr de ne s'adresser qu'à des convaincus et à des initiés ? Bien plus délicate et complexe se révèle, à l'expérience, la tâche que j'entreprends devant vous aujourd'hui.

Comme tous les autres êtres animés, sans doute, l'Homme désire essentiellement être heureux. Mais cette exigence fondamentale, chez lui, prend une forme compliquée et nouvelle.

L'Homme, en effet, n'est pas seulement un vivant plus sensible et plus vibrant que les autres. De par son « hominisation » il est devenu un vivant réfléchi et critique. Or ce don de la réflexion entraîne avec soi deux propriétés redoutables, je veux dire la perception du possible et la perception de l'avenir, - double pouvoir dont l'apparition suffit à jeter le trouble et la dispersion dans la montée jusqu'alors si cohérente et si limpide de la Vie. Perception du possible et perception de l'avenir, l'une et l'autre se conjuguant pour rendre inexhaustibles et pour disperser en tous sens nos craintes aussi bien que nos espérances... Là où l'animal ne paraît pas trouver de difficultés à avancer, infailliblement, vers ce qui le satisfait, l'Homme, lui, voit, à chaque pas et dans chaque direction, un problème, auquel il n'a cessé, depuis qu'il est Homme, de chercher, sans succès, une solution définitive et universelle.

« De vita beata », comme disaient déjà les Anciens. Qu'est-ce que le bonheur ?

Sur ce sujet les livres, les enquêtes, les expériences individuelles et collectives se succèdent, pathétiquement, depuis des siècles sans parvenir à faire l'unanimité. Et, en fin de compte, pour beaucoup d'entre nous, la conclusion pratique de tous ces débats est qu'il est vain de chercher davantage. Ou bien le problème est insoluble : point de vrai bonheur dans ce monde. Ou bien il comporte seulement une infinité de solutions

particulières,-il est indéterminé. Être heureux : affaire d'appréciation personnelle. Vous aimez le vin et la bonne chère. Moi je préfère les automobiles, la poésie ou la bienfaisance.

« A chacun ses goûts, et à chacun sa chance. » Voilà ce que vous avez souvent entendu dire, certainement ; et voilà peut-être aussi ce que vous pensez un peu.

C'est directement à l'encontre de ce scepticisme relativiste, et finalement pessimiste de nos contemporains, que je me propose d'aller ce soir, en vous montrant que, même pour l'Homme, la direction générale du bonheur n'est pas du tout aussi équivoque qu'on veut bien le dire,-pourvu toutefois que, limitant notre enquête à la recherche des joies essentielles, nous nous appuyions dans notre recherche sur les enseignements de la Science et de la Biologie.

Puisque je ne peux malheureusement pas vous donner le bonheur, puissé-je au moins vous aider à le trouver !

Deux parties formeront cet exposé :

Dans la première, surtout théorique, nous tâcherons de définir ensemble la meilleure route conduisant au bonheur humain.

Dans la seconde, servant de conclusion, nous nous demanderons comment conformer nos vies individuelles à ces axes généraux de béatification.

## I. LES AXES THÉORIQUES DU BONHEUR

### A. A L'ORIGINE DU PROBLÈME : TROIS ATTITUDES DIFFÉRENTES EN FACE DE LA VIE

Afin de mieux comprendre comment se pose à nous le problème du bonheur, et pourquoi, devant lui, nous sommes amenés à hésiter, il est indispensable, pour commencer, de faire un tour d'horizon, c'est-à-dire de distinguer trois attitudes initiales, fondamentales, adoptées en fait par les hommes en face de la Vie.

Guidons-nous, si vous le voulez bien, par une comparaison. Supposons des excursionnistes partis pour l'escalade d'un sommet difficile ; et considérons leur groupe quelques heures avant le départ. A ce moment on peut imaginer que l'équipe se divise en trois sortes d'éléments.

Les uns regrettent d'avoir quitté l'auberge. La fatigue, les dangers leur paraissent disproportionnés avec l'intérêt du

succès. Ils décident de revenir en arrière.

Les autres ne sont pas fâchés d'être partis. Le soleil brille, la vue est belle. Mais pourquoi monter plus haut ? Ne vaut-il pas mieux jouir de la montagne là où on se trouve, en pleine prairie ou en plein bois ?-Et ils s'étendent sur l'herbe ou explorent les environs, en attendant l'heure du pique-nique. D'autres enfin, les vrais alpinistes, ne détachent pas leurs yeux des cimes qu'ils se sont juré d'atteindre. Et ils repartent en avant.

Des fatigués,-des bons vivants,-des ardents.

Trois types d'Homme que nous portons en germe, chacun au fond de nous-mêmes, -et entre lesquels, en fait, se divise depuis toujours l'Humanité autour de nous.

#### *i) Des fatigués (ou des pessimistes), d'abord.*

Pour cette première catégorie d'hommes, l'existence est une erreur ou un raté. Nous sommes mal engagés, - et par conséquent il s'agit, le plus habilement possible, de quitter le jeu. - Portée à l'extrême, et systématisée en doctrine savante, cette attitude aboutit à la sagesse hindoue, pour qui l'Univers est une illusion et une chaîne, - ou à un pessimisme « schopenhauerien ». Mais, sous une forme atténuée et commune, la même disposition apparaît et se trahit dans une foule de jugements pratiques que vous connaissez bien. « A quoi bon chercher ?... Pourquoi ne pas laisser les sauvages à leur sauvagerie, et les ignorants à leur ignorance ? Pourquoi la Science et pourquoi la Machine ? N'est-on pas mieux étendu que debout ? mort que couché ? »-Tout ceci revient à dire, au moins implicitement, qu'il vaut mieux être moins qu'être plus,- et que le mieux serait de ne pas être du tout.

#### *2) Des bons vivants (ou des jouisseurs) ensuite.*

Pour les hommes de cette deuxième espèce, il vaut mieux certainement être que ne pas être. Mais « être »), prenons y garde, prend alors un sens tout particulier. Être, vivre, pour les disciples de cette école, ce n'est pas agir, mais c'est se remplir de l'instant présent. Jouir de chaque moment et de chaque chose, jalousement, sans en rien laisser perdre,-et surtout sans se préoccuper de changer de plan : en ceci

consiste la sagesse. Que la satiété vienne, on se retournera sur l'herbe, on se dégourdira les jambes, on changera de point de vue ; et ce faisant, du reste, on ne se privera pas de descendre. Mais, pour et sur l'avenir on ne risque rien, -à moins que, par un excès de raffinement, on s'intoxique à jouir du risque pour lui-même, que ce soit pour goûter le frémissement d'oser ou pour sentir le frisson d'avoir peur. Tel nous représentons-nous, sous une forme simpliste, l'ancien hédonisme païen, de l'école d'Épicure. Telle était en tout cas, il n'y a pas longtemps, dans les cercles littéraires, la tendance d'un Paul Morand, ou celle d'un Montherlant ou, beaucoup plus subtile, celle d'un Gide (celui des Nourritures Terrestres), pour qui l'idéal de la vie est de boire sans jamais étancher (mais plutôt de façon à augmenter) sa soif nullement avec l'idée de reprendre des forces, mais par souci de rester prêt à se pencher, toujours plus avidement, sur toute source nouvelle.

3) *Et des ardents, enfin* - ceux-là, veux-je dire, pour qui vivre est une ascension et une découverte. Non seulement, pour les hommes formant cette troisième catégorie, il vaut mieux être que ne pas être, mais encore il est toujours possible, et uniquement intéressant, de devenir plus. Aux yeux de ces conquérants épris d'aventures, l'être est inépuisable, -non pas à la manière gidienne, comme un joyau à facettes innombrables, qu'on peut tourner en tous sens sans se lasser, -mais comme un foyer de chaleur et de lumière dont il est possible de se rapprocher toujours plus. -On peut plaisanter ces hommes, les traiter de naïfs, ou les trouver gênants. Mais en attendant ce sont eux qui nous ont faits, et c'est d'eux que s'apprête à sortir la Terre de demain.

Pessimisme et retour au Passé ; jouissance du moment présent ; élan vers l'Avenir. Trois attitudes fondamentales, je disais bien, en face de la Vie. Et par suite, inévitablement, voilà qui nous replace au cœur même de notre sujet-trois formes opposées de bonheur en présence.

i) *Bonheur de tranquillité*, d'abord. Pas d'ennuis, pas de risques, pas d'efforts. Diminuons les contacts-restreignons nos besoins-baissons nos lumières-durcissons notre épiderme-rentrons dans notre coquille. — L'homme heureux

est celui qui pensera, sentira et désirera le moins.

2) *Bonheur de plaisir, ensuite*, — plaisir immobile, ou, mieux encore, plaisir incessamment renouvelé. Le but de la vie n'est pas d'agir et de créer, mais de profiter. Donc, moindre effort encore, ou juste l'effort nécessaire pour changer de coupe et de liqueur. S'étaler le plus possible, comme la feuille aux rayons du soleil-varier à chaque instant sa position pour mieux sentir : voilà la recette du bonheur. - L'homme heureux est celui qui saura savourer le plus complètement l'instant qu'il tient entre les mains.

3) *Bonheur de croissance, enfin*. De ce troisième point de vue, le bonheur n'existe pas ni ne vaut par lui-même, comme un objet que nous puissions poursuivre et saisir en soi ; mais il n'est que le signe, l'effet, et comme la récompense de l'action convenablement dirigée. « Un sous-produit de l'effort », dit quelque part A. Huxley. Ce n'est donc pas assez, comme le suggère l'hédonisme moderne, de se renouveler n'importe comment pour être heureux. Nul changement ne béatifie, à moins qu'il ne s'opère en montant. — L'homme heureux est donc celui qui, sans chercher directement le bonheur, trouve inévitablement la joie, par surcroît, dans l'acte de parvenir à la plénitude et au bout de lui-même, en avant.

Bonheur de tranquillité, bonheur de plaisir, bonheur de développement.

Entre ces trois lignes de marche la Vie, au niveau de l'Homme, hésite et divise son courant, sous nos yeux.

Pour motiver notre choix, n'y aurait-il vraiment, comme on le répète, qu'une préférence individuelle de goût et de tempérament ?

Ou bien pouvons-nous trouver quelque part une raison, indiscutable parce que objective, de décider qu'une des trois voies est absolument la meilleure, et par conséquent la seule qui puisse authentiquement nous béatifier ?

## B. LA RÉPONSE DES FAITS

i. *Solution générale : vers la plus grande Conscience.*

Je suis absolument convaincu, pour ma part, qu'un tel critère, indiscutable et objectif, existe-non point mystérieux

et caché, mais étalé à tous les yeux ; et je tiens que, pour l'apercevoir, il nous suffit de regarder autour de nous la Nature, à la lumière des dernières conquêtes de la Physique et de la Biologie- c'est-à-dire à la lumière de nos idées nouvelles sur le grand phénomène de l'Évolution.

Personne, vous le savez, n'en doute plus sérieusement aujourd'hui. L'univers n'est pas fixe « ontologiquement »- mais il se meut, depuis toujours, dans le tréfonds de sa masse entière, suivant deux grands courants contraires : l'un entraînant la Matière vers des états de désagrégation extrême ; l'autre aboutissant à l'édification d'unités organiques dont les types supérieurs, astronomiquement complexes, forment ce que nous appelons « le monde vivant ».

Ceci posé, considérons plus particulièrement le deuxième de ces courants, c'est-à-dire celui de la Vie, auquel nous appartenons. Pendant un bon siècle les savants, tout en admettant la réalité d'une Évolution biologique, ont discuté pour savoir si le mouvement qui nous emporte n'est qu'une sorte de tourbillonnement circulaire fermé, ou bien s'il correspond à une dérive définie, menant la fraction animée du Monde vers quelque état supérieur déterminé. Or aujourd'hui c'est la deuxième de ces hypothèses qui, de l'avis presque unanime, semble décidément correspondre à la réalité. La Vie ne se complique pas sans lois, et comme au hasard. Mais, prise aussi bien dans son ensemble que dans le détail des êtres organisés, elle progresse méthodiquement, irréversiblement vers des états de conscience de plus en plus élevés. En sorte que l'apparition finale, et toute récente, de l'Homme sur la Terre, n'est que le résultat, régulier et logique, d'un processus ébauché dès les origines de notre planète.

Historiquement la Vie (c'est-à-dire en fait l'Univers lui-même, pris dans sa portion la plus active) est une montée de Conscience. -N'apercevez-vous pas immédiatement la conséquence directe de cette proposition sur notre attitude et notre conduite intérieures ?

Nous dissertons à perte de vue, disais-je il y a un instant, sur la meilleure attitude à prendre en face de nos vies. Mais, ce faisant, ne ressemblons-nous pas à un voyageur qui, emporté par un train rapide entre Paris et Marseille, se demanderait encore si c'est vers le Nord ou vers le Sud qu'il vaut mieux pour lui aller ?-Nous discutons : mais à quoi bon, puisque la

décision a déjà été prise en dehors de nous, et que nous sommes embarqués. Depuis plus de 400 millions d'années sur notre Terre (il serait plus exact de dire : depuis toujours, dans l'Univers) l'immense masse d'êtres dont nous faisons partie s'élève, tenacement, inlassablement, vers plus de liberté, plus de sensibilité, plus de vision intérieure : et nous nous demandons encore où il faut aller ?...

En vérité, à la lumière des grandes lois cosmiques, l'ombre des faux problèmes s'évanouit. Sous peine de contradiction physique (c'est-à-dire sous peine de nier tout ce que nous sommes et tout ce qui nous a faits) nous ne pouvons qu'adopter, chacun pour nous, le choix primordial impliqué dans le Monde dont nous sommes les éléments réfléchis. Reculer pour moins être, s'arrêter pour jouir : ces deux gestes par lesquels nous chercherions à naviguer à contre-courant du flot universel apparaissent comme d'absurdes impossibilités. Ainsi, à gauche et à droite, les routes se ferment et seule reste ouverte l'issue en avant.

Scientifiquement et objectivement, l'unique réponse faisable aux appels de la Vie est la marche du progrès.

Et, par suite, scientifiquement et objectivement aussi, le seul vrai bonheur est ce que nous avons appelé le bonheur de croissance ou de mouvement.

Comme et avec le Monde, voulons-nous donc être heureux ?

Laissons les fatigués et les pessimistes glisser en arrière. Laissons les jouisseurs s'allonger bourgeoisement sur la pente. Et joignons-nous sans hésiter au groupe de ceux qui veulent risquer l'ascension jusqu'au dernier sommet. En avant !...

Mais ce n'est pas tout d'avoir opté pour l'ascension. Reste encore à ne pas se tromper de sentier. C'est très bien de se lever pour partir. Mais, pour gagner la cime avec allégresse, quel est le bon chemin ?

## *2. Solution détaillée ; les trois temps de la personnalisation.*

Dans le Monde, disais-je, la vie s'élève vers toujours plus de conscience pour toujours plus de complexité,-comme si la complication grandissante des organismes avait pour effet d'approfondir le centre de leur être.

Or, comment s'opère-t-elle, en fait et dans le détail, cette marche à la plus haute unité ?

Pour plus de clarté et de simplicité, limitons-nous au cas de l'Homme -l'Homme, le plus élevé psychiquement, et pour nous, le mieux connu aussi de tous les vivants.

Trois phases, trois pas, trois mouvements successifs et conjugués sont reconnaissables, à l'examen, dans le processus de notre unification intérieure, c'est-à-dire de notre personnalisation.

Pour être pleinement soi et vivant, l'Homme doit :

1) se centrer sur soi ; 2) se décentrer sur « l'autre » ; 3) se surcentrer sur un plus grand que soi.

Définissons et expliquons l'un après l'autre ces trois mouvements en avant, auxquels (puisque le bonheur, nous l'avons décidé, est un effet de croissance) doivent nécessairement correspondre trois formes de béatification.

*1. Centration, d'abord.* — Non seulement physiquement, mais intellectuellement et moralement, l'homme n'est Homme qu'à condition de se cultiver. Et non pas seulement jusqu'à l'âge de vingt ans !... Pour être pleinement nous-mêmes, nous devons donc travailler toute notre vie durant à nous organiser, c'est-à-dire à porter toujours plus d'ordre, plus d'unité dans nos idées, nos sentiments, notre conduite. Tout le programme, ici, tout l'intérêt (mais aussi tout l'effort !) de la vie intérieure, avec sa dérive inévitable vers des objets de plus en plus spirituels, de plus en plus élevés... Chacun de nous, au cours de cette première phase, nous avons à reprendre et à répéter, pour notre compte personnel, le labeur général de la Vie. Etre, c'est d'abord se faire et se trouver.

*2. Décentration, ensuite.* La tentation ou illusion élémentaire qui guette, dès sa naissance, le centre réfléchi que nous abritons chacun au fond de nous serait de s'imaginer que pour grandir il lui est bon de s'isoler sur soi, et de poursuivre égoïstement, en soi seul, le travail original de son achèvement : se couper des autres, ou tout ramener à soi. Or il n'y a pas qu'un seul homme sur la Terre. Il y en a, au contraire, et il ne peut y en avoir qu'une myriade en même temps. Ce fait est d'une évidence banale. Et cependant replacé dans les perspectives générales de la Physique, il prend une importance capitale, -car il signifie tout bonnement que, si individualisés par nature que soient les êtres pensants, chaque homme ne représente encore qu'un atome, ou, si vous préférez,

une très grosse molécule, avec toutes les autres semblables, un système corpusculaire défini, auquel il ne peut échapper. Physiquement, biologiquement, l'Homme, comme tout ce qui existe dans la Nature, est essentiellement plural. Il correspond à un « phénomène de masse ». Ceci veut dire, en première approximation, que nous ne pouvons progresser jusqu'au bout de nous-mêmes sans sortir de nous-mêmes en nous unissant aux autres, de façon à développer par cette union un surcroît de conscience-conformément à la grande Loi de Complexité. — De là les urgences, de là le sens profond de l'amour qui, sous toutes ses formes, nous pousse à associer notre centre individuel avec d'autres centres choisis et privilégiés. - l'amour, dont la fonction et le charme essentiels sont de nous compléter.

*3. Sur-centration, enfin.* - Et ceci, bien que moins évident, est absolument nécessaire à comprendre. Pour être pleinement nous-mêmes, disais-je, nous nous trouvons forcés d'élargir la base de notre être, c'est-à-dire, de nous adjoindre « de l'Autre ». Or, une fois amorcé un petit nombre d'affections privilégiées, ce mouvement d'expansion ne s'arrête plus : mais il nous aspire insensiblement, de proche en proche, sur des cercles de rayon toujours plus grand. Voilà ce qui est particulièrement manifeste dans le Monde d'aujourd'hui. - Depuis toujours, sans doute, l'Homme a été vaguement conscient d'appartenir à une seule grande Humanité. Ce n'est toutefois que pour nos générations modernes que ce sens social confus commence à prendre sa réelle et complète signification. Au cours des dix derniers millénaires (période durant laquelle la civilisation s'est brusquement accélérée) les hommes se sont abandonnés sans beaucoup réfléchir aux forces multiples, plus profondes que toute guerre, qui peu à peu les rapprochaient entre eux. Or, en ce moment, nos yeux se dessillent ; et nous commençons à apercevoir deux choses. La première, c'est que, dans le moule étroit et inextensible représenté par la surface fermée de la Terre, sous la pression d'une population et sous l'action de liaisons économiques qui ne cessent de se multiplier, nous ne formons déjà plus qu'un seul corps. Et la seconde c'est que, dans ce corps lui-même, par suite de l'établissement graduel d'un système uniforme et universel d'industrie et de science, nos pensées

tendent de plus en plus à fonctionner comme les cellules d'un même cerveau.- Qu'est-ce à dire sinon que, la transformation poursuivant sa ligne naturelle, nous pouvons prévoir le moment où les hommes sauront ce que c'est, comme par un seul cœur, de désirer, d'espérer, d'aimer tous ensemble la même chose en même temps...

L'Humanité de demain, - quelque « super-Humanité » beaucoup plus consciente, beaucoup plus puissante, beaucoup plus unanime que la nôtre, sort des limbes de l'avenir, elle prend figure sous nos yeux. Et simultanément (je vais y revenir) le sentiment s'éveille au fond de nous-mêmes que, pour parvenir au bout de ce que nous sommes, il ne suffit pas d'associer notre existence avec une dizaine d'autres existences choisies entre mille parmi celles qui nous entourent,-mais qu'il nous faut faire bloc avec toutes à la fois.

Que conclure de ce double phénomène, externe et interne, sinon ceci : ce que la Vie nous demande, en fin de compte, de faire pour être, c'est de nous incorporer et de nous subordonner à une Totalité organisée dont nous ne sommes, cosmiquement, que les parcelles conscientes. Un centre d'ordre supérieur nous attend, - déjà il apparaît - non plus seulement à côté, mais au-delà et au-dessus de nous-mêmes.

Non plus seulement se développer soi-même, donc,-ni même seulement se donner à un autre égal à soi-mais encore soumettre et ramener sa vie à un plus grand que soi. Autrement dit, être d'abord. Aimer, ensuite. Et, finalement, adorer.

Telles sont les phases naturelles de notre personnalisation. Trois degrés enchaînés, vous le voyez, dans le mouvement ascensionnel de la Vie ; et par conséquent, aussi, trois degrés superposés de bonheur,-si le bonheur est bien, comme nous l'avons reconnu, indissolublement associé au geste de monter. Bonheur de grandir,-bonheur d'aimer,- et bonheur d'adorer.

Voilà en dernière analyse la triple béatitude que la théorie nous permet de prévoir en partant des lois de la Vie.

Or quel est, sur ce point, le verdict de l'expérience ?

Essayons un peu de vérifier sur les faits, par des mesures directes, la justesse de nos déductions.

Bonheur de grandir au fond de soi, — en forces, en sensibilité, en possession de soi-même. Bonheur aussi de se

rejoindre les uns les autres, entre corps et âmes faits pour se compléter et pour s'unir.

Sur la pureté et l'intensité de ces deux premières formes de joie, inutile d'insister. Tout le monde, au fond, est d'accord pour les célébrer.

Mais bonheur de s'immerger et se perdre, dans l'avenir, en un plus grand que soi... Ne sommes-nous pas ici en pleine spéculation ou en plein rêve ?-Se réjouir de ce qui nous dépasse, et de ce que nous ne pouvons encore ni voir ni toucher...

Qui donc, à part quelques illuminés, se soucie de pareille chose, dans le monde positiviste et matérialiste où nous sommes plongés !

Qui donc s'en soucie ?

Mais rendez-vous seulement compte un peu de ce qui se passe autour de nous !

Il y a quelques mois, au cours d'une réunion semblable je vous décrivais le cas des deux Curie,-cet homme et cette femme dont le bonheur a été de se lancer dans une aventure, la découverte du Radium, où ils avaient conscience que perdre leur vie était la gagner. Eh bien, soit plus modestement, soit avec des modalités différentes, combien d'autres hommes, hier et aujourd'hui, n'ont-ils pas été saisis ou ne sont-ils pas encore possédés, jusqu'à en mourir, par le Démon de la Recherche ? Essayez de compter.

Ceux de l'Arctique et de l'Antarctique : Nansen, André, Shackleton, Charcot, et tant d'autres.

Ceux de la haute montagne : les grimpeurs de l'Everest.

Ceux des laboratoires dangereux : tués par les rayons ou les substances qu'ils maniaient,-morts d'une piqûre anatomique...

Ceux de la conquête de l'air : une légion...

Ceux de la conquête de l'Homme par l'Homme : tous ceux qui risquent ou ont effectivement donné leur vie pour une idée (1).

Faites approximativement le compte, je répète. Et, ceci fait, prenez, si elles existent, les notes ou les lettres laissées par ces hommes, depuis les plus notables d'entre eux (ceux dont on parle), jusqu'aux plus humbles (les anonymes) tels ces pilotes postaux qui, il y a vingt-cinq ans, frayaient à travers l'Amérique, quitte à se tuer l'un après l'autre, une voie aérienne à la pensée et aux affections humaines. Que lisez vous dans ces confidences ?-La joie, une joie supérieure et

profonde,-une joie puissante : la joie explosive d'une vie qui a enfin trouvé pour s'épandre un espace interminable.

Joie de l'Interminable,-je dis bien.

Ce qui mine et empoisonne généralement notre bonheur, c'est de sentir si proche le fond et la fin de tout ce qui nous attire : souffrance des séparations et de l'usure,- angoisse du temps qui passe,-terreur devant la fragilité des biens possédés,- déception de parvenir si vite au bout de ce que nous sommes et de ce que nous aimons...

Pour qui a découvert, dans un Idéal ou une Cause, le secret de collaborer et de s'identifier, de proche ou de loin, avec l'Univers en progrès, toutes ces ombres s'évanouissent. Refluant, pour les dilater, et les consolider, nullement pour les diminuer ou les détruire, sur la joie d'être et sur la joie d'aimer (Curie, Termier ont été d'admirables amis, pères et époux), la joie d'adorer comporte et apporte, dans sa plénitude, une merveilleuse paix. L'objet qui la nourrit est inépuisable, puisqu'il se confond, de proche en proche, avec la consommation même du Monde autour de nous. Il échappe, par le fait même, à toute menace de mort et de corruption.

Enfin, d'une manière ou d'une autre, il est sans cesse à notre portée, puisque la meilleure façon que nous ayons de l'atteindre est simplement de faire du mieux possible, chacun à notre place, ce que nous pouvons.

La joie de l'élément devenu conscient du Tout qu'il sert et en lequel il s'achève,-la joie puisée par l'atome réfléchi dans le sentiment de son rôle et de sa complétion au sein de l'Univers qui le porte : telle est, en droit et en fait, la forme la plus haute et la plus progressive de bonheur qu'il me soit possible de vous proposer, et de vous souhaiter.

*(Note 1.) « Vous savez que ma vie est une oblation, joyeusement et consciencieusement offerte, sans espoir égoïste de récompense au Pouvoir qui est au-dessus de la Vie. » (Rathenau.)*

## II. LES RÈGLES FONDAMENTALES DU BONHEUR

Laissons maintenant la théorie pure, et abordons ses applications à nos vies individuelles.

- Le vrai bonheur, venons-nous de préciser, est un

bonheur de croissance, - et comme tel il nous attend dans une direction marquée :

1. par l'unification de nous-mêmes au cœur de nous mêmes;
2. par l'union de notre être avec d'autres êtres, nos égaux ;
3. par la subordination de notre vie à une vie plus grande que la nôtre.

Que résulte-t-il de ces définitions pour notre conduite de chaque jour ? Comment devons-nous agir pratiquement pour être heureux ?

Ici, bien entendu, il ne m'est possible d'indiquer que des directions extrêmement générales à votre curiosité et à votre bonne volonté. Car c'est ici qu'apparaissent, légitimement, les multiples questions de goûts, de chances et de tempérament. La Vie ne s'établit, elle ne progresse par nature et structure, que grâce à l'immense variété de ses éléments. Chacun de nous voit et aborde le Monde sous un angle particulier, avec une réserve et des nuances de vitalité incommunicables (diversité complémentaire qui fonde, soit dit en passant, la valeur biologique de « la personnalité »). Chacun de nous, dès lors, est seul à pouvoir découvrir en dernière analyse, pour soi, l'attitude, le geste inimitables qui le feront cohérent au maximum, c'est-à-dire en état de paix béatifiante, avec l'Univers en marche autour de lui.

Ces réserves faites, il reste que l'on peut, en agrément avec les perspectives ci-dessus développées, formuler les trois règles de bonheur que voici.

1. Pour être heureux, premièrement, il faut réagir contre la tendance au moindre effort qui nous porte, ou bien à rester sur place, ou bien à chercher de préférence dans l'agitation extérieure le renouvellement de nos vies. Dans les riches et tangibles réalités matérielles qui nous entourent il faut sans doute que nous poussions des racines profondes. Mais c'est dans le travail de notre perfection intérieure,-intellectuelle, artistique, morale-, que, pour finir, le bonheur nous attend. La chose la plus importante dans la vie, disait Nansen, c'est de se trouver soi-même. L'esprit laborieusement construit à travers et au-delà de la matière - *Centration*.

2. Pour être heureux, deuxièmement, il faut réagir contre l'égoïsme qui nous pousse, ou bien à nous fermer en nous mêmes,

ou bien à réduire les autres sous notre domination.

Il y a une façon d'aimer,- mauvaise, stérile-, par laquelle nous cherchons à posséder, au lieu de nous donner. Et c'est ici que reparait, dans le cas du couple ou du groupe, la loi du plus grand effort qui déjà réglait la course intérieure de notre développement. Le seul amour vraiment béatifiant est celui qui s'exprime par un progrès spirituel réalisé en commun. - *Décentration*.

3. Et pour être heureux,-tout à fait heureux, troisièmement-il nous faut, d'une manière ou de l'autre, directement ou à la faveur d'intermédiaires graduellement élargis (une recherche, une entreprise, une idée, une cause...) transporter l'intérêt final de nos existences dans la marche et le succès du Monde autour de nous. Comme les Curie, comme Termier, comme Nansen, comme les premiers aviateurs, comme tous les pionniers dont je vous parlais plus haut, il faut, pour atteindre la zone des grandes joies stables, que nous transférons le pôle de notre existence dans le plus grand que nous. Ce qui ne suppose pas, rassurez-vous, que nous devions pour être heureux faire des actions remarquables, extraordinaires, mais seulement, ce qui est à la portée de tous, que, devenus conscients de notre solidarité vivante avec une grande Chose, nous fassions grandement la moindre des choses. Ajouter un seul point, si petit soit-il, à la magnifique broderie de la Vie ; discerner l'Immense qui se fait et qui nous attire au cœur et au terme de nos activités infimes ; le discerner et y adhérer :-tel est, au bout du compte, le grand secret du bonheur. « C'est dans une profonde et instinctive union avec le courant total de la Vie que gît la plus grande de toutes les joies », reconnaît Bertrand Russell lui-même, un des esprits les plus aigus et les moins spiritualistes de la moderne Angleterre. - *Sur-centration*.

Or, parvenu en ce point qui est le fin mot de ce que je puis vous dire, laissez-moi placer en terminant une remarque que je vous dois et que je me dois, pour être absolument vrai. Je lisais dernièrement un curieux livre 1 où le romancier et philosophe anglais Wells expose les vues originales laissées par un Américain, biologiste et homme d'affaires, William Burrough Steele, précisément sur la question que nous avons

discutée ce soir, celle du bonheur humain. Avec beaucoup de raison et de force, Steele cherche à établir (juste comme je l'ai fait ici) que, le bonheur n'étant pas séparable de quelque idée d'immortalité, l'homme ne peut être pleinement heureux que s'il immerge ses intérêts et ses espoirs dans ceux du Monde, et plus particulièrement dans ceux de l'Humanité. Et cependant, ajoute-t-il, cette solution, telle quelle, demeure encore incomplète. Car enfin, pour arriver à se donner à fond, il faut pouvoir aimer. Or comment aimer une réalité collective, impersonnelle,-monstrueuse, à certains égards-telle que le Monde ou même l'Humanité !...

L'objection que Steele trouve au fond de son cœur et à laquelle il ne répond pas, est terriblement, cruellement, juste. Je ne serais donc ni complet, ni sincère si je ne vous faisais observer que le mouvement indéniable qui porte sous nos yeux la masse humaine à se mettre au service du Progrès n'est pas « self-suffisant » ; mais que cet élan terrestre, auquel je vous convie, demande, pour se soutenir, de se syntoniser et de se synthétiser avec l'élan chrétien.

Autour de nous, la mystique de la Recherche, les mystiques sociales, se lancent avec une foi admirable à la conquête de l'avenir. Mais aucun sommet précis, et, ce qui est plus grave, aucun objet aimable ne se présente à leur adoration. Et voilà pourquoi, au fond, l'enthousiasme et les dévouements qu'elles suscitent sont durs, secs, froids, tristes, c'est-à-dire inquiétants pour qui les observe, et finalement, pour ceux qui s'y élèvent, incomplètement béatifiants.

Or, à côté, et jusqu'ici en marge, de ces mystiques humaines, la mystique chrétienne ne cesse pas, depuis deux mille ans, de

1. Wells, Anatomy of Frustration.

pousser toujours plus loin (sans que beaucoup s'en doutent) ses perspectives d'un Dieu personnel, non seulement créateur, mais animateur et totalisateur d'un Univers qu'Il ramène à soi par le jeu de toutes les forces que nous groupons sous le nom d'Évolution. Sous l'effort persistant de la pensée chrétienne, l'énormité angoissante du Monde converge peu à peu vers le haut jusqu'à se transfigurer en un foyer d'énergie aimante !...

Comment ne pas voir, je vous le demande, que ces deux courants puissants, entre lesquels se divise présentement l'impact des énergies religieuses humaines, celui du Progrès



humain, et celui de la grande charité, ne demandent qu'à se combiner et à se compléter ?

Imaginons, d'une part, que le jaillissement juvénile des aspirations humaines, prodigieusement accru par nos conceptions nouvelles du Temps, de l'Espace, de la Matière et de la Vie, passe dans la sève chrétienne pour l'enrichir et la stimuler.

Et imaginons en même temps, d'autre part, que la figure si moderne d'un Christ universel, tel que l'élabore en ce moment même la conscience chrétienne, vienne se placer, apparaisse, rayonne au sommet de nos rêves de Progrès, de manière à les préciser, à les humaniser, à les personnaliser. Ne serait-ce pas là une réponse, la réponse complète aux difficultés devant lesquelles se débat notre action ?

Faute de l'infusion d'un sang matériel nouveau, le spiritualisme chrétien risque de se débilitier et de se perdre dans les nuages. Et faute de l'infusion de quelque principe d'amour universel, bien plus sûrement encore, le sens humain du Progrès menace de se détourner avec horreur de l'effrayante machine cosmique où il se découvre engagé.

Joignons le corps à la tête, -la base au sommet : et, brusquement, c'est une plénitude qui jaillit.

En vérité, la solution complète au problème du bonheur, je la vois dans la direction d'un Humanisme chrétien, ou, si vous préférez, dans celle d'un Christianisme super-humain, au sein duquel chaque homme comprendra un jour qu'il lui est possible, à tout moment et en toute situation, non seulement de servir (ce qui n'est pas assez) mais de chérir en toutes choses (les plus douces et les plus belles, comme les plus austères et les plus banales) un Univers chargé d'amour dans son Évolution\*.

\* Conférence donnée par le Père Teilhard de Chardin à Pékin, le 28 décembre 1943. Texte publié en petit volume aux Éditions du Seuil avec trois Discours de mariage du Père.

A la suite de la dactylographie originale, l'auteur avait inséré la citation ci-après :

« From the religious standpoint happiness and contentment are not things which result from welfare in any mere material or biological sense. Were human society freed from all disease or accident, poverty, and overt crime, it might still be very miserable and intolerably dull. The only thing that brings content is the

service « of God ; and that service can be equally real under the most variable conditions and in any station in life ; for the kingdom of God is within us. God's kingdom is one of loyal service, whatever form the service may take. The religious perception that in that service, apart from its mere outward results, we are one with « God, brings inspiration, strength, and inward contentment. » (J. S. Haldane, « Materialism, Londres, Hodder & Stoughton, 1932, p. 156.)

«... Le bonheur et la satisfaction ne sont point des choses qui résultent du bien-être, quel qu'en soit le sens matériel ou biologique. Si la société humaine était libérée de toute maladie et de tout accident, de la pauvreté et du crime, elle pour rait encore être bien misérable et intolérablement ennuyeuse.

La seule chose qui apporte la satisfaction est le service de Dieu. Ce service peut être également « sous les conditions les plus variables, et dans n'importe quel mode de vie, car le Royaume de Dieu est au-dedans de nous. Le Royaume de Dieu c'est celui du service loyal, quelle que soit la forme que le service puisse prendre. L'assurance religieuse que dans ce service, abstraction faite de ses résultats purement extérieurs, nous ne faisons qu'un avec Dieu, apporte l'inspiration, la force, et la « satisfaction intérieure ». (Traduction des Éditeurs.)